

# Lacan Quotidien



N° 861 – Vendredi 13 décembre 2019 – 03 h 51 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Miroir aux inclusions

EN AVANT

Remarques sur trois rencontres  
entre le féminisme et le non-rapport sexuel par **Éric Laurent**

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

« Hors norme », l'institution ? par **Normand Chabot**



## Remarques sur trois rencontres entre le féminisme et le non-rapport sexuel

par **Éric Laurent**

La temporalité des mouvements féministes contemporains est particulière. Elle ne s'énonce pas dans la continuité linéaire. On parle plutôt de vagues successives qui font l'histoire des féminismes. Le moment actuel serait celui d'une quatrième vague, selon certains auteurs (1). Il s'agit d'une conjoncture particulière des discours, qui mérite d'être explorée. Un renouvellement du discours féministe se produit, autour de trois mouvements qui traversent la civilisation occidentale. D'un côté, la dénonciation du féminicide, de l'autre, la réouverture du débat sur le viol par le mouvement MeToo, enfin dans les milieux universitaires soucieux des communautés LGBT et de l'importance du mouvement Trans, le forçage de la langue par l'écriture inclusive. La dénonciation du féminicide est première et la question de savoir comment s'articulent ces divers mouvements, et s'il y a un rapport de causalité entre eux, se pose. Ils convergent cependant pour produire une urgence nouvelle, celle d'un débat, au-delà de la différence des sexes sur ce qu'est une femme (2).

*De quoi témoigne les violences faites aux femmes et le féminicide ?*

C'est d'abord en Amérique latine, au Mexique et en Argentine, rappelons-le, que la dénonciation du féminicide a commencé, au début des années 2010. « Le 6 janvier 2011, Susana Chávez, poète mexicaine qui avait lutté sans relâche contre les féminicides [...], était retrouvée mutilée et assassinée à Ciudad Juárez, ville tristement célèbre pour les nombreux meurtres de femmes qui y ont été commis depuis 1993 et auxquels fait référence le roman *2666* de Roberto Bolaño. [...] En 2015, le meurtre de Chiara Páez, adolescente de 14 ans enceinte de trois mois, en Argentine, déclenchait des manifestations au slogan de "Ni Una

Menos” réunissant plus de 300 000 personnes à travers le pays » (3). Maintenant la vague de dénonciation a gagné l’Europe, l’Espagne et la France particulièrement. Les manifestations de septembre 2019 à Madrid le montrent ; viol et meurtres y sont dénoncés ensemble dans des slogans clairs : « *Ils nous tuent* », « *il n’y a pas de justification* », « *la vie des femmes compte* ». Ce qui est caractéristique de la situation espagnole est que l’Espagne dispose pourtant depuis 2004 de « la première loi en Europe contre les violences faites aux femmes, prévoyant une assistance juridique gratuite et des tribunaux spéciaux pour les victimes. Les députés ont adopté fin 2017, toujours à l’unanimité, d’autres mesures destinées à renforcer la loi initiale » (4). Néanmoins, « 1 017 femmes ont été tuées en Espagne par leurs partenaires ou ex-partenaires depuis le début du recensement officiel de ces meurtres, en 2003. Depuis le début de l’année, quarante-deux femmes ont été tuées dans le pays lors de violences conjugales, dont dix-neuf pendant l’été, selon les chiffres du ministère de l’intérieur ». En dépit de ces dispositions législatives renforcées, la violence ne cesse pas.

En France, une loi est en préparation, précédée d’un vaste débat organisé par Marlène Schiappa, secrétaire d’État à l’égalité entre les femmes et les hommes. Ce « Grenelle des violences conjugales » s’est conclu le 29 octobre et a rendu public soixante propositions qui ont donné lieu à des mesures gouvernementales annoncées lors de la « Journée internationale de l’élimination des violences à l’égard des femmes », ce 25 novembre (5).

La violence continue contre le corps des femmes résonne particulièrement avec le dit de Lacan selon lequel les hommes ne savent pas quoi faire avec le corps des femmes. « Il n’y a qu’une seule chose dont il [un homme] ne sache littéralement que faire [...] – c’est une femme. Il n’y a rien dont il sache moins que faire, que d’une femme. Interrogez-vous. Qu’y a-t-il de plus embarrassant pour un homme qu’un corps de femme ? C’est au point que même Platon s’en est aperçu. Il s’en est aperçu dans *Le Banquet*, où il raconte, à un niveau mythique – c’est très commode, le mythe, et même indispensable – qu’ils n’en faisaient qu’un, de corps – et, ce qui est très embêtant, que ça ne s’est jamais revu. Freud, tombant dans le panneau, nous raconte que l’Éros, c’est la tendance vers l’Un. C’est justement là qu’est toute la question – le réel, lui, il est bel et bien deux, à partir de là, il est tout à fait clair que le réel, comme je l’exprime, c’est justement l’impossible. À savoir, l’impossible de ce qui donnerait un sens à ce rapport dit sexuel. » (6) L’écrivaine Patricia Highsmith, qui nous a laissé des classiques comme *Strangers on a train* et *The talented Mr Ripley*, elle-même très talentueuse et tourmentée, en témoigne à sa façon dans son journal personnel à paraître : « Le mâle américain ne sait pas quoi faire avec une fille une fois qu’il l’a eue. Il n’est pas réellement déprimé ou inhibé par ses contraintes puritaines héritées ou reçues par son environnement : il n’a tout simplement pas de but dans la situation sexuelle. » (7)



Le féminicide témoigne que devant l'énigme du sexe, une exigence de jouissance du corps d'une femme peut s'absolutiser sans limites. Dans son « Kant avec Sade », Lacan avait fait objection à l'exemple de Kant, qui comptait beaucoup sur la Loi pour protéger les femmes : « Supposez que quelqu'un prétende ne pouvoir résister à sa passion, lorsque l'objet aimé et l'occasion se présentent ; est-ce que, si l'on avait dressé un gibet devant la maison où il trouve cette occasion, pour l'y attacher immédiatement après qu'il aurait satisfait son désir, il lui serait encore impossible d'y résister ? » (8) Lacan objecte « qu'un tenant de la passion [...] fit problème à Kant, de le forcer à constater que nulle occasion ne précipite plus sûrement certains vers leur but, que de le voir s'offrir au défi, voire au mépris du gibet [...]. Le désir, ce qui s'appelle le désir suffit à faire que la vie n'ait pas de sens à faire un lâche » (9). L'homme de désir est celui qui refuse de perdre ce qui fait dans ce désir même le sens de sa vie. Lacan cite en latin la maxime de Juvénal, l'homme de désir est celui qui refuse « Pour vivre, [de] perdre la raison de vivre ». Si nous y ajoutons l'homme de jouissance, le pervers sadique, comme l'a fait Jacques-Alain Miller dans un commentaire de cette « Éthique de la psychanalyse », alors nous voyons comment le pervers peut parfaitement ne reculer devant rien pour accomplir son forfait et tuer sadiquement une femme (10). Dans les cas de féminicides plus ordinaires, il est frappant de constater que les hommes qui tuent le font malgré les rappels de la Loi et les interdictions policières et judiciaires après souvent de longues péripéties. La récidive est aussi très fréquente. La violence ordinaire témoigne bien de ce que le corps de l'être aimé/haï, la seule chose qu'un sujet homme a tendance à faire est de le marquer. « L'Autre, à la fin des fins [...], c'est le corps [...] fait pour inscrire quelque chose qu'on appelle la marque [...]. On l'a toujours fait, [...] le premier commencement du geste d'amour, c'est toujours, un petit peu, d'ébaucher plus ou moins ce geste » (11). Cela va de la chatouille à la marque violente. Il faut y ajouter aussi, dans les féminicides, l'acide qui permet de marquer le corps que l'on défigure. Dans le féminicide, nous pourrions parler d'une absolutisation ordinaire de la jouissance, qui vient voiler le trou du non-rapport sexuel.



Une autre façon de voiler le trou du non-rapport sexuel n'est pas du côté de la jouissance et de sa condition absolue. Elle joue sur le pouvoir du signifiant de neutraliser les différences, la sexuelle entre autres. Aux États-Unis, spécialement, le discours universitaire s'est acharné à vider le discours des passions haineuses. Pourtant, les étudiants des campus ne se sentent pas plus heureux ou liés les uns aux autres. Les diverses communautés auxquelles ils appartiennent fonctionnent comme refuge identitaire. Finalement, le sentiment de solitude et de rejet des étudiants n'a jamais été aussi grand. Les taux de suicide ont augmenté de manière spectaculaire chez les adolescents depuis les années 2011-2012 (+25 % chez les garçons et +70 % chez les filles (12)).

De nombreux campus ont récemment déclaré la lutte contre les « microagressions », alimentant encore le débat sur la considération à accorder à chacun, la politique de l'identité et la liberté d'expression. La microagression qualifie les blessures subtiles qui affectent les individus exposés à une forme de dévalorisation par l'intermédiaire du langage. Ces phénomènes atteignent particulièrement les minorités en les renvoyant à leur altérité. La tâche du *politiquement correct* est donc sans fin. Après avoir tenté de toucher au niveau des grandes catégories des discours, on essaie d'aller plus loin pour déminer les pouvoirs délétères des discours. La lutte contre les microagressions a, bien entendu, commencé à New-York, et spécialement à Columbia. C'est un professeur, fils d'immigrants chinois, Derald Wing Sue, qui a mis en valeur en 2010 les *Microaggressions in everyday life. Race, gender, and sexual orientation*. Il définit ainsi les microagressions : des insultes ou attitudes « intentionnelles ou non » qui « communiquent des messages hostiles ou méprisants ciblant des personnes sur la seule base de leur appartenance à un groupe marginalisé ». L'extension du champ des microagressions qui, pour certains, semble fondée et porteuse d'espoir est, pour d'autres, plutôt génératrice d'excès, qui tendent à ajouter d'autres risques encore de ségrégation entre communautés (13). Sous la position victimaire, certains voient monter les antagonismes entre les groupes sociaux et les hypersensibilités aux agressions verbales. Un livre paru en juillet 2018, *The Coddling of the American mind* (14), voit à l'œuvre un désir de refuge, voire de bulle, dû au *coddling*, au « dorlotage », dont les jeunes feraient l'objet depuis l'enfance. Les deux auteurs, qui ne cachent pas leur hostilité au concept de microagression, décrivent les excès de la *culture de la sécurité* sur les campus. Ils mettent en cause le rôle des réseaux sociaux, qui facilitent les messages de haine et les agressions personnelles.

Le recours à l'écriture inclusive et les débats qu'elle soulève s'inscrivent dans la volonté de remédier aux agressions entre les sexes. En Argentine, le mouvement a maintenant pris racine non seulement à l'Université, mais dans son antichambre, au Carlos-Pellegrini : « Natalia Mira, vice-présidente du centre d'étudiants du lycée Carlos-Pellegrini, un des plus prestigieux de la capitale, était interviewée à la télévision. Un entretien devenu viral, non pas pour son contenu, mais pour sa forme. “Hay pocas diputadas que estan indecises” (“Peu de député.e.s sont indécis.e.s”), avait-elle dit avec un naturel déconcertant, et tout son discours de près de trois minutes était à l'avenant. » (15) Les professeurs de l'université San Martín (UNSAM) à Buenos-Aires peuvent aussi se voir proposer par certains groupes d'étudiants de ne plus parler que du « *Gran Otro* », neutralisant le masculin du *Gran Otro*.

L'effort de l'écriture inclusive poursuit ce que J.-A. Miller avait repéré du mouvement de féminisation de la langue poursuivi par le discours féministe américain. « Vous savez qu'aujourd'hui dans certaines bibles on ne dit plus de Dieu *il a voulu que...*, on doit alterner de paragraphe en paragraphe tantôt *il a voulu*, tantôt *elle a voulu*. C'est allé assez loin dans le sens de faire sortir de la langue les privilèges du genre viril. De la même façon, on objecte à l'usage du mot *mankind* [humanité] dans lequel le mot *man* désigne les deux sexes, l'espèce ; une académie féministe, avec de forts soutiens gays, œuvre pour chasser du vocabulaire américain le mot *mankind* et le remplacer par une création qui serait suffisamment dévirilisée pour pouvoir désigner à la fois l'homme et la femme. Je ne blâme pas, je resitue, dans la ligne que nous indique Kojève un certain nombre de phénomènes contemporains [...]. La thèse de Kojève – *le viril n'existe plus* – peut servir à interpréter des phénomènes contemporains. On peut aussi bien la faire jouer par rapport à l'énoncé *LA femme n'existe pas* proféré plus tard par Lacan. » (16)



En effet, au-delà des microagressions sur les identités, l'hypothèse du discours de l'hystérie, un des noms du discours féministe comme tel, est de maintenir l'universel du féminin. L'inclusion de l'écriture inclusive est à ce prix. Elle s'appuie sur le fait que le signifiant comme tel peut effacer la différence sexuelle. En ce sens, elle vient masquer de façon nouvelle la non-écriture du rapport sexuel, en jouant de façon inclusive sur le genre, que Lacan va ranger dans les caractères sexuels secondaires. « Assurément, ce qui apparaît sur les corps sous ces formes énigmatiques que sont les caractères sexuels – qui ne sont que secondaires – fait l'être sexué. Sans doute. Mais l'être, c'est la jouissance du corps comme tel, c'est-à-dire comme asexué, puisque ce qu'on appelle la jouissance sexuelle est marqué, dominé, par l'impossibilité d'établir comme tel, nulle part dans l'énonçable, ce seul Un qui nous intéresse, l'Un de la relation *rapport sexuel*. » (17) Il ajoute : « Et qu'on ne me parle pas des caractères sexuels secondaires de la femme, parce que, jusqu'à nouvel ordre, ce sont ceux de la mère qui priment chez elle. Rien ne distingue la femme comme être sexué, sinon justement le sexe. » La radicalité de la définition de Lacan sur le sexe doit être appréciée dans toute son ampleur pour participer au grand débat sur ce qu'est une femme que certaines féministes appellent de leurs vœux. Dire que ce n'est que du côté des femmes que le sexe vient à l'être parlant, c'est se dégager de l'identification de la libido et du phallus pour

affirmer que le sexe comme tel, ce n'est rien d'autre que le maintien de cet écart entre la jouissance obtenue d'une femme, son ex-sistence, et l'impossibilité de définir l'essence du féminin, *La femme*. C'est dans cette perspective qu'il en vient à définir l'être sexué dans une performance, dans un sens très différent de celui de Judith Butler : « L'être sexué ne s'autorise que de lui-même [...] et de quelques autres » (18). Aucun caractère sexuel secondaire ne peut venir fermer la question de cette « autorisation », pas davantage la possession du phallus qui n'est que fausse réponse à la question du sexe ainsi posée. La jouissance phallique devient l'obstacle à ce que serait la jouissance du corps sexué d'une femme : « Je vais un peu plus loin – la jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas, dirai-je, à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit, c'est de la jouissance de l'organe. » (19)

Les mouvements du féminisme contemporain, tressés ensemble, nouent une même question sur la définition de ce qu'est une femme. Le débat pourrait gagner en clarté en partant de ce que J.-A. Miller a nommé le *partenaire-symptôme*, qui permet de distinguer soigneusement ce qui a lieu au niveau du signifiant et ce qui a lieu au niveau de la jouissance.



### *Le mouvement MeToo et le féminisme des années soixante-dix*

Le mouvement MeToo, amorcé par un article, est un hashtag qui s'est largement diffusé sur les réseaux sociaux en octobre 2017 pour dénoncer les agressions sexuelles et le harcèlement, plus particulièrement dans le milieu professionnel. Il a été lancé par l'actrice et productrice de télévision Alyssa Milano, femme de pouvoir elle-même, qui a encouragé les femmes à partager sur Twitter leurs expériences. Son message venait à point, il sera partagé plus de 12 millions de fois en 24 heures. Elle l'a fait à la suite de la publication d'une longue enquête sur les agissements du producteur américain Harvey Weinstein, dont elle avait été victime. Ce hashtag reprend son intitulé de la campagne MeToo, lancée en 2007 par l'activiste afro-américaine Tarana Burke pour dénoncer les violences sexuelles faites aux femmes appartenant à des « minorités visibles ». L'article qui fait éclater le scandale de façon irréversible est écrit par Ronan Farrow, le fils de Woody Allen et Mia Farrow, qui avait déjà poursuivi Woody Allen. Il est publié dans le *New Yorker* en octobre 2017. Le journaliste a reçu pour cette enquête (avec les journalistes du *New York Times*, Jodi Kantor et Megan Twohey,

qui ont, les premières, publié une enquête sur Harvey Weinstein) le prix Pulitzer dans la catégorie « journalisme de service public ». Le mouvement #MeToo a bouleversé le débat sur la question du viol tel que les féministes américaines en avait posé les termes dans les années 1970, en particulier Germaine Greer, la féministe australienne, dans son best-seller *La Femme eunuque*, publié en 1970. On considère que c'est le départ de la deuxième vague du féminisme. En janvier 2018, près de cinquante ans après, elle donne une interview à un quotidien australien où elle prend ses distances avec ce qu'elle appelle le #MeToo « business », un mouvement qu'elle trouve « geignard ». Elle considère que ça ne marchera pas car « tous ces hommes puissants qui ont des ennuis sont déjà en train de mettre au point leur défense avec les avocats. Ce sera le procès de O.J. Simpson, encore et encore, [...] et j'ai peur que les femmes qui ont témoigné vont être brisées en pièces, car le pouvoir est le pouvoir et celles qui se plaignent n'ont pas le pouvoir » (20). Elle regrette enfin que ce mouvement ne s'adresse pas aux femmes des minorités qui ont des emplois ordinaires. La même année 2018, elle publie un livre sur le viol, *On rape* (21), qui expose ses vues sur le viol ordinaire, à distinguer du viol violent. Avant sa publication, lors du Hay literary festival, elle parlait du viol ordinaire comme non pas violent, mais « paresseux, négligent, insensible ». Ces remarques ont été largement commentées et considérées comme blessantes et dépassées. Certaines ont pointé qu'elles relevaient aussi de sa *transphobie*, en affirmant « qu'il ne suffisait pas de se couper le sexe et de mettre une jupe pour devenir une vraie femme ». Le livre lui-même est plus nuancé que les remarques à l'emporte-pièce de l'auteure et une figure féministe aussi reconnue que Mary Beard a publié une appréciation plus mesurée des propositions de G. Greer sur la nouvelle pénalisation du viol qu'elle propose (22). Elle souhaiterait qu'il y ait plus de condamnations et dit qu'il faudrait un délit moins lourd que le crime de viol pour qualifier le « viol ordinaire ». C'est un débat qui a toute son actualité en Espagne où la qualification de simples « abus sexuels » a été retenue par des juges pour des faits particulièrement cruels : « un tribunal de Barcelone a condamné pour “abus sexuel” cinq hommes reconnus coupables d'avoir imposé des pénétrations et des fellations à une adolescente de 14 ans, ivre et droguée. [...] “Une autre sentence indigne de la justice patriarcale”, a dénoncé la maire de Barcelone, Ada Colau, sur Twitter » (23).





La différence de discours de l'ancien féminisme d'avec le mouvement MeToo est cependant parfaitement claire. Comme l'a exposé Jean-Claude Milner, le mouvement fait apparaître que, dans le milieu hollywoodien, la règle était le viol et non l'exception et que c'est lié à la nature même de l'acte sexuel. Le hashtag MeToo a dans son énoncé même une logique agrégative sans limites. Il implique « un mécanisme d'addition indéfini » (24). J. C. Milner constate que celui-ci consonne avec le programme de la civilisation américaine qui est de dompter la nature sauvage, spécialement la sauvagerie sexuelle, sans s'arrêter au programme européen. Pour les Européens, ce « qui ayant commencé à l'humanisme du Quattrocento avait atteint son apogée au début du XX<sup>e</sup> siècle. Certes, les deux guerres mondiales avaient détruit la plupart de ses réussites. Pourtant rien d'essentiel n'avait besoin d'être ajouté, spécialement sur les questions sexuelles. La tâche était de restaurer ce qui avait été perdu » (25). Pour les Américains, le programme est un *work in progress* et le mouvement MeToo est l'occasion de prendre un nouveau départ et de marquer une rupture avec le féminisme universitaire. Il ne s'agit plus de microagressions identitaires, mais de la macroagression qu'est le coït comme viol : « Selon *MeToo* le champ de bataille décisif n'était plus le campus universitaire ; c'était plutôt l'opinion publique. L'utilité d'articles intelligents



et de livres brillants appartenait au passé. Les mass media et les réseaux sociaux étaient plus importants. La question du coït devait être posée brutalement ; pour le faire, des femmes sans grande culture, mais quelque peu connues sur Internet étaient préférables aux icônes des *Women's Studies* » (26). J.-C. Milner va jusqu'à dire que le saut hors du discours universitaire du mouvement renouvelle le débat sur le statut du rapport sexuel.

Lacan part du même point que Kant. Dans le non-rapport sexuel, deux reste deux. C'est la constatation de Kant pour qui la *copula carnalis* implique « un usage également réciproque de leurs caractéristiques sexuelles » (27). Mais alors surgit un problème majeur. Chacun des partenaires, contrairement aux principes de l'éthique, traite l'autre comme une chose, comme un moyen de sa jouissance. La solution, pour Kant, réside dans la forme contractuelle, supposant un consentement explicite, qui seule justifie ce manquement à l'éthique. Ce contrat est la « conséquence juridique de l'obligation où nous sommes de ne pas nous engager dans une liaison sexuelle autrement que par la médiation de la possession réciproque des personnes ». Les pays scandinaves, note J.-C. Milner, ont été loin et continuent d'explorer dans leur législation, la nécessité d'un consentement contractuel explicite dans toute relation à visée sexuelle. Aux États-Unis, le souci explicite était moins marqué, mais la théorie du consentement mutuel était supposée régir les relations sexuelles entre adultes et permettait de résoudre les asymétries de pouvoir entre partenaires ; « L'affaire Weinstein a fait exploser ces croyances [...] les relations étaient toujours basées sur une inégalité » (28).

Sur ce point, la psychanalyse se sépare, et de la solution contractuelle, et de la solution du pur rapport de forces toujours constaté. Elle fait de l'accouplement sexuel, quelle que soit sa forme, le lien de jouissance qui vient à la place de ce qui fait impasse dans le signifiant et qui le fera toujours quelle que soient les inclusions subtiles que l'on veut y faire miroiter. De cette double lecture, au niveau signifiant et au niveau sexuel, Lacan fait de l'impasse une solution. C'est ce que J.-A. Miller a dégagé comme théorie du partenaire-symptôme. Elle suppose deux façons de lire le rapport qu'il n'y a pas.

*L'auteur poursuit sur les Deux façons de lire le « rapport qu'il n'y a pas » : à lire dans un prochain numéro de Lacan Quotidien, sous le titre « **L'Unarisme lacanien et le multiple des conduites sexuelles** ».*

*Inscrivez-vous [ici](#) pour le recevoir !*

- 
- 1 : Bourlet E., « Le féminisme est révolutionnaire ou il n'est pas », à propos de Koechlin A., *La Révolution féministe*, Paris, Amsterdam, 2019, disponible [ici](#).
  - 2 : Beard M., « The Greer Method », *London Review of Books*, vol. 41, 24 octobre 2019, p. 12-14.
  - 3 : Cf. Bourlet E., « Le féminisme est révolutionnaire ou il n'est pas », *op. cit.*
  - 4 : « En Espagne, des milliers de personnes manifestent contre les violences faites aux femmes », *Le Monde* avec AFP, 21 septembre 2019, disponible [ici](#).
  - 5 : Bouchez Y. & Cordier S., « Soixante propositions pour lutter contre les violences conjugales », *Le Monde*, 28 octobre 2019, disponible [ici](#).
  - 6 : Lacan J., « Le phénomène lacanien » (1974), texte établi par J.-A. Miller, tiré à part des *Cahiers cliniques de Nice*, n° 1, juin 1998, Section clinique de Nice, 2011, p. 24.
  - 7 : Alter A., « Patricia Highsmith's diaries to see print », *New York Times*, International edition, 31 octobre 2019.
  - 8 : Kant E., *Critique de la raison pratique*, Paris, PUF, 1971, p. 30, cité par Lacan dans « Kant avec Sade » (1962), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 781.
  - 9 : Lacan J., « Kant avec Sade », *op. cit.*, p. 782.
  - 10 : Cf. Miller J.-A., « *La Ética del psicoanálisis* », conférence d'ouverture du Séminaire du Champ freudien de Madrid, 10 décembre 1988, publiée dans *Introducción a la clínica Lacaniana. Conferencias en España*, Barcelone, ELP-RBA, 2006, republiée dans *El Escabel de la Plata*, n° 1, EOL Sección La Plata, 2018, p. 37.
  - 11 : Lacan J., Le Séminaire, livre XIV, « La logique du fantasme » (1966-1967), leçon du 10 mai 1967, inédit.
  - 12 : Lesnes C., « Sur les campus américains, la dénonciation des "microagressions" racistes fait débat », *Le Monde*, 29 novembre 2018.
  - 13 : Cf. Lesnes C., « Contre les microagressions, une illégitime défense ? », *Le Monde*, 1<sup>er</sup> décembre 2018, disponible [ici](#).
  - 14 : Lukianoff G. & Haidt J., *The Coddling of the American mind*, Penguin press, 2018.
  - 15 : Montoya A., « Quand je dis "todos", je me corrige tout de suite" : le langage inclusif prend racine en Argentine », *Le Monde*, 10 octobre 2019.
  - 16 : Miller J.-A., « Bonjour sagesse », *La Cause du désir*, n° 95, avril 2017, p. 85.
  - 17 : Lacan J., Le Séminaire, livre XX, *Encore* (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975, p. 12-13.
  - 18 : Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 9 avril 1974, inédit
  - 19 : Lacan J., Le Séminaire, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 13
  - 20 : Flood A., « Germaine Greer criticises "Whingeing" #MeToo movement », *The Guardian*, 23 janvier 2018.
  - 21 : Greer G., *On rape*, Melbourne university press, 2018, disponible [ici](#).
  - 22 : Cf. Beard M., « The Greer Method », *London Review of books*, 24 octobre 2019, disponible [ici](#).
  - 23 : Morel S., « Nouvelle polémique sur le statut juridique du viol en Espagne », *Le Monde*, 3-4 novembre 2019.
  - 24 : Milner J.-C., « Reflections on the Me Too movement and its philosophy », *Problemi International*, vol. 3, n° 3, 2019, p. 65.
  - 25 : *Ibid.*, p. 66.
  - 26 : *Ibid.*, p. 67.
  - 27 : Kant E., *Métaphysique des mœurs* (1796), Doctrine universelle du droit, §27, t. 3 des œuvres philosophiques, Paris, Gallimard, Pléiade, 1986, p. 539.
  - 28 : Milner J.-C., « Reflections... », *op. cit.*, p. 74.

# SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

## « Hors norme », l'institution ?

par Normand Chabot



Le dernier film d'Olivier Nakache et Éric Toledano, *Hors norme*, m'a touché. Certes, ce genre de film joue sur les sentiments, la mise en scène avec des acteurs professionnels remarquables (Vincent Cassel en Bruno et Reda Kateb en Malik, entre autres) et des patients riches en sincérité peut rendre guimauve, mais le récit fictif se base sur une histoire vraie. Leur interprétation dépasse le rôle qu'ils interprètent ; quelque chose outrepassé, nous assistons à un véritable moment d'acteur. Et cette histoire vraie – pas de la vérité révélée – se déroule devant nos yeux ébahis, nos oreilles grandes ouvertes. Les mêmes réalisateurs nous avaient touchés avec *Intouchables*, toujours basé sur une histoire vraie.

Je me souviens de mon parcours professionnel au Courtil à Leers Nord en Belgique. Intervenants, nous prenions le minicar de service pour aller voir une exposition ou – plus compliqué – les plages de la Mer du Nord. Le réel de la psychose, comme un ciel de plomb, jusqu'à l'engagement corporel de tous, nous happaient. Des chevaux traversaient la plage et nous devions courir pour récupérer une enfant à la recherche du contact avec l'équidé. Le film *Hors norme* commence ainsi, les professionnels courent après une jeune fille dans un Paris bondé ; ils la chopent comme dans un polar, en crise. D'autres scènes bouleversantes viendront ponctuer ce métier impossible d'éducateur. La course poursuite d'un jeune autiste sur le périphérique parisien, la préparation d'un entretien d'embauche pour un patient, l'annonce d'un laisser tomber institutionnel, etc. La pulsion est au premier plan – la bouffe à plusieurs. Les corps comme l'isolement subjectif percent l'écran. Nous découvrons, à la toute fin du film, l'univers intime des deux protagonistes : révélateur de symptômes sans pathos. À bout de souffle...

Puis intervient l'Inspection générale des Affaires sociales (IGAS) qui se montre sous son vrai jour : évaluation comptable, recherche de dépenses injustifiées des prises en charge, telle une arme que l'administration peut dégainer. C'est faire fi de l'engagement des personnels, celles et ceux qui « se coltinent la misère du monde ». Souvent sans formation préalable,

issus de quartiers difficiles ou de moments difficiles, apprentis et formés en interne – Dylan, pas commode, toujours en retard, incarne le rôle d'un jeune en formation. « Il n'y a pas de diplôme pour se prendre des pains dans la gueule », dit Malik, conducteur de l'institution.

Au Courtil, nous n'avions aucun titre pour accompagner ces jeunes gens rejetés de partout : tous « intervenants », qu'importe sa formation initiale. Mais nombreux étaient en analyse, d'orientation lacanienne ; pas une obligation pourtant ; seulement beaucoup y venaient, leur inconscient, s'invitant dans la partie, les y invitait. Des temps de formations, des séminaires de lectures, des réunions cliniques dans les unités notamment, nous étions offerts. Cette politique institutionnelle a son importance : ça change la donne quant à la position que chacun peut occuper, pour faire accueil à ces jeunes sujets.

Hors norme, l'institution, oui ! Faire en sorte que le patient soit entendu, hébergé dans le plus pur quotidien ou qu'il participe à des ateliers relève du singulier ; dans la dignité des sujets. Qui, en ces jours sombres, peut prétendre avoir un « ciel ouvert » (titre du film de Mariana Otero tourné au Courtil) ? Qui peut consacrer éthiquement son temps pour accueillir le laissé pour compte ? Qui peut encore dire et agir sans se faire taxer de mille maux, sans échapper aux regards aveugles des administrations et à leurs normes pingres ? Précisément celles et ceux qui demeurent à la marge sans être hors normes. Subversifs, dirons-nous.

Le film montre celles et ceux qui mouillent leur chemise et leur casquette. Bruno, directeur d'institution, n'a aucune compétence intentionnelle : il agit, mais pas sans croire ; croyant sans conviction. Il ne vise pas à tout prix une insertion professionnelle. Malik accompagne physiquement ces êtres en souffrance avec abnégation ; plus pragmatique. Ils se lancent au jour le jour, au plus près de l'autre avec une petite lueur d'espoir. Là, le performatif de l'acte langagier n'empêche pas une mise en abîme de l'intentionnalité personnelle : « Prenez-les tous et gardez-les ! », lance Bruno aux représentants de l'IGAS, en désespoir de cause. Ce qui fait le hors-norme, quelques-uns le crient, au risque d'être décriés. À corps perdu. Pas sans savoir-faire.

Savoir y faire. Même si ça rate, ça rêve, on rit, dit Lacan : « Si quelque chose nous redonne le sentiment qu'il y a un endroit [...] où c'est à lui [le sujet] qu'on a affaire, c'est à ce niveau qui s'appelle l'inconscient. [...] Ça ne rêve, ça ne rate, ni ne rit, autrement que d'une façon parfaitement articulée » (1).

1 : Lacan J., *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 2005, p. 102-103.



*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**